

imposant il joignait cette autorité de l'expérience qui frappe les gens d'étude — et Colbert savait apprécier les hommes de cette trempe. M. d'Avaugour, patriote clairvoyant, recommanda au ministre ce vaillant Canadien. L'automne de 1661, lorsque celui-ci partit pour la France, la désolation régnait dans la colonie. A lire les chicanes qui avaient lieu entre l'évêque et le gouverneur, on croirait que tout se bornait à des mots et à des agitations de parti — mais les Iroquois étaient aux portes !

Le roi écouta M. Boucher. Il demandait des troupes : on lui en promit. Plusieurs réformes appelaient l'attention du monarque : il fut entendu qu'on y verrait. Puis l'avenir ! que serait le Canada si on lui aidait ? M. Boucher parla de la richesse du sol, des mines de fer, du climat, des découvertes, des sauvages, de la traite, de l'esprit qui animait les habitants. L'Amérique, jusque là espagnole, anglaise et hollandaise, pouvait donc devenir aussi française ! Par le Saint-Laurent, nous pénétrions au cœur de ces vastes contrées : elles pouvaient devenir françaises ! Les vues de Louis XIV coïncidaient avec ce plan. Il voulait dominer l'ancien monde, et pourquoi pas le nouveau ? Ceux qui lui portaient ombrage en Europe étaient ces Espagnols, ces Hollandais et ces Anglais dont les possessions américaines seraient faciles à ruiner. Le Canada, point d'appui colonial, plaisait surtout à Colbert, déjà plein du projet qui devait donner à la marine française l'empire des mers. Il en vint bientôt à placer sous le ministère de la marine toutes les colonies. Le soleil du grand siècle se levait sur le monde. Un rayon matinal éclaira la Nouvelle-France. Vingt années de prospérité furent notre partage — les seules durant un siècle et demi, hélas !

Il fallait, tout d'abord, une force armée pour tenir les Iroquois en échec. Cent hommes partirent dans ce but (1662), et on en promit trois cents pour l'année suivante. Le sieur Dumont, qui commandait ces cent soldats, devait préparer un rapport sur l'état du pays. M. Boucher s'était engagé à écrire un exposé de la situation et des ressources du Canada ; il le fit en 1663 ; certaines influences empêchèrent la distribution du livre ; c'est pourquoi celui-ci ne donna pas le résultat attendu. Ces influences ne sont pas citées nommément ; mais, si l'on se demande à qui le crime profite, il est visible que les coupables furent les Cent-Associés et les jésuites. Les uns et les autres, unis par le lien des intérêts matériels, ne voyaient pas sans terreur cette manifestation du sentiment canadien qui allait leur faire perdre le contrôle des affaires de la colonie.

Malheureusement, il n'y avait à bord du navire de M. Dumont de provisions que pour deux mois ; la traversée dura du milieu de juin au milieu d'octobre, quatre mois pendant lesquels quarante personnes moururent de fatigues et de misères. En passant à Terre-neuve, M. Dumont laissa un ecclésiastique et trente soldats pour la protection des pêcheries, ce qui réduisait d'autant les bras armés dont le Canada proprement dit avait besoin. Les vaisseaux s'étant enfin rendus à Tadoussac, il fallut s'y arrêter, et, avec de grands embarras, transporter les troupes, les colons et tout le bagage sur des barques et des chaloupes jusqu'à Québec, où messieurs Boucher et Dumont arrivèrent le 27 octobre 1662, en compagnie des prêtres attachés à l'expédition.